

**Extrait de: «Camillo BERNERI - Œuvres choisies».**

**Éditions du Monde libertaire - 1988.**

*Les notes de cette édition sont reproduites intégralement en sous-titres ou en bas de page,  
les notes en cours de texte ont été reportées en bas de page.*

# PIERRE KROPOTKINE FÉDÉRALISTE

*Publié pour la première fois dans Fede! (Rome),  
numéros des 1<sup>er</sup>, 15, 22 février, 8 et 22 mars 1925.*

-----

Un des aspects les plus intéressants de la pensée politique de Pierre Kropotkine est le fédéralisme, thème qui revient très fréquemment dans ses écrits et qui constitue une des bases de son idéologie anarchiste. Le fédéralisme kropotkinien, tout en n'étant pas une théorie systématique, et tout en ne se différenciant pas profondément du fédéralisme de Proudhon et de Bakounine, présente plusieurs caractéristiques qui en rendent l'examen intéressant.

Un tel examen requiert un rappel biographique qui éclaire la genèse de la pensée fédéraliste de notre auteur, en liaison avec le milieu dans lequel cette pensée s'est formée et s'est affirmée. Le philosophe italien Tilgher, écrivant sur Kropotkine, observe avec raison: *«On ne comprendra jamais l'esprit profond du mouvement anarchiste si on ne le considère pas historiquement comme une réaction radicale et violente à la profonde transformation subie au cours du 19<sup>ème</sup> siècle par l'institution étatique»* (1).

La personne de Kropotkine, prince anarchiste, est en fait, la meilleure démonstration de cette affirmation.

-----

## **Première partie: EXPÉRIENCES**

L'autobiographie claire et détaillée de Kropotkine (2) nous permet de suivre pas à pas les différentes phases de la formation de sa pensée fédéraliste.

A dix-neuf ans, officier des cosaques, il se rend dans la Transbaïkalia, où il se passionne pour les grandes réformes commencées en 1862 par le gouvernement et confiées à l'administration supérieure de la Sibérie. Secrétaire des comités gouvernementaux, en contact avec les meilleurs fonctionnaires, il commence à étudier plusieurs projets d'administration municipale, mais il se rend vite compte que tous les efforts de rénovation sont contrecarrés par l'intervention des chefs de district, protégés par les gouverneurs généraux, eux-mêmes soumis aux ordres et à l'influence du gouvernement central. La vie administrative lui révèle chaque jour des systèmes et des méthodes absurdes; aussi, constatant que toute réforme est impossible, en 1863 il participe à une expédition le long de l'Amour.

Durant une tempête, quarante péniches coulent et deux milles tonnes de farine sont perdues. Cette catastrophe lui donne l'occasion de connaître encore mieux la bureaucratie centrale. Les autorités ne veulent pas croire au désastre et les employés aux affaires de la Sibérie, à Petrograd, font eux-mêmes preuve d'une ignorance complète de tout ce qui relève de leur... compétence. Un haut fonctionnaire lui dit: *«Mon cher, comment est-il possible que quarante péniches soient détruites sur la Neva sans que personne ne se précipite pour les sauver?»*. Kropotkine lui répond que l'Amour est quatre fois plus large

(1) A. Tilgher, *«Un filosofo dell'anarchismo»* in *«Il Tempo»*, Rome, 2 juillet 1921.

(2) *Autour d'une vie.*

que la Neva, et le fonctionnaire demande, surpris: «*Mais il est vraiment si grand?*», et il passe, vexé, à d'autres bêtises.

Kropotkine part pour la Mandchourie, plus que jamais découragé par l'administration centrale. Il dut certainement penser aux bureaucrates de Petrograd quand, à la frontière chinoise, un fonctionnaire de l'*Empire céleste* repoussa son passeport parce qu'il n'était fait que d'une modeste feuille de papier timbré, tout en faisant preuve d'un grand respect pour un vieux numéro de la volumineuse *Gazette de Moscou* qu'on lui présenta comme passeport.

Devenu attaché au gouverneur général pour les affaires cosaques, Kropotkine fait une enquête approfondie sur les conditions économiques des Cosaques de l'Oussouri. Revenu à Petrograd, il se voit félicité, récompensé, et reçoit de l'avancement. Mais la réalisation pratique des projets proposés échoue par la faute des fonctionnaires, qui volent l'argent et continuent à harceler les paysans au lieu de leur fournir le bétail et de porter remède, par des secours prompts et adéquats, aux dégâts causés par la pénurie.

*«Cela se produisait partout, nous dit Kropotkine, en commençant par le palais d'Hiver à Petrograd, pour finir à l'Oussouri et au Kamchatka. La haute administration de la Sibérie faisait état de ses excellentes intentions et mon devoir est de répéter que, tout bien considéré, elle était bien meilleure, beaucoup plus éclairée, s'intéressait plus au bien-être du peuple que l'administration de toute autre province de Russie. Mais c'était une administration, une branche de l'arbre qui avait ses racines à Petrograd, et cela suffisait pour qu'elle s'interpose et étouffe tout principe de vie et tout projet autonome. Toute initiative des habitants pour le bien du pays éveillait le soupçon et était immédiatement paralysée par mille difficultés qui provenaient non pas tant de la mauvaise volonté des administrateurs que du fait que ces fonctionnaires appartenaient à une administration centralisée et hiérarchisée. Le simple fait d'appartenir à un gouvernement qui rayonnait depuis une capitale faisait qu'ils considéraient chaque chose d'un point de vue d'employés se demandant d'abord: qu'est-ce que diront les supérieurs et quel effet cela aura-t-il sur le mécanisme administratif? Les intérêts du pays passaient au second plan».*

Parallèlement à la connaissance du mauvais fonctionnement des organes centralisés, les observations qu'il faisait continuellement sur la libre entente entre les intéressés, durant ses longs voyages en Sibérie et en Mandchourie, contribuèrent à la formation de sa personnalité anarchiste. Le rôle que les masses anonymes jouent dans les grands événements historiques et, en général, dans le développement de la civilisation lui parut évident. Cette conviction donna forme, comme nous le verrons, à toute sa critique sociologique et fonda sa méthode de recherche historique.

Il vint en Occident, en Suisse, et le contact avec la *Fédération du Jura*, dont les militants étaient imprégnés du fédéralisme libertaire de Bakounine, exerça une grande influence sur ses tendances fédéralistes et libertaires. Déjà en 1872 cette organisation avait pris une orientation nettement autonome et anti-autoritaire (Kropotkine voyait en cette expérience la première étincelle de l'anarchisme). Il faut noter que la domination fortement centralisée, tyrannique, peut-on dire, du *Conseil général* de l'*Internationale* avait beaucoup contribué au choix de cette orientation.

Retourné en Russie et entré en contact avec des groupes d'intellectuels de gauche, Kropotkine constate une fois de plus l'inutilité des efforts de ceux qui tentent de régénérer le pays par le biais des zemstvos (conseils de district et de province).

L'idée que la Russie avait besoin d'un régime fédéral avait été avancée dès le début du 19<sup>ème</sup> siècle par les décembristes (vers 1825); elle fut reprise par les membres du groupe socialiste de Petrachevski (1848), par Tchernychewski entre 1855 et 1861, et enfin par Bakounine et les populistes des années 1870-1880.

Le modèle des États-Unis d'Amérique et certaines institutions et traditions locales pousseront même des fonctionnaires à projeter la mise en place d'organismes administratifs fondés sur le principe de l'autonomie. Par exemple, le projet de Speransky pour la Sibérie prévoyait des conseils comprenant les représentants de toutes les administrations, avec pour tâche la gestion des affaires locales.

Une telle œuvre était soupçonnée de séparatisme, de chercher à créer un État dans l'État, et persé-

cutée à un tel point que toute tentative d'amélioration dans le domaine administratif, sanitaire et scolaire avortait misérablement, entraînant la perte de groupes entiers d'élus des zemstvos.

Malgré les désillusions subies au cours de son activité administrative précédant son abandon de la Russie, Kropotkine se remet au travail et, ayant hérité de la propriété paternelle de Tambov, il s'y installe, vouant toutes ses énergies au zemstvo local. Mais il doit encore une fois constater qu'il est impossible d'instituer des écoles, des coopératives, des usines modèles sans offrir de nouvelles victimes au gouvernement central.

-----

## Deuxième partie: LA CRITIQUE

A la lecture des articles que Kropotkine publia entre 1879 et 1882 dans *Le Révolté* de Genève, on se rend compte que la vie administrative des États occidentaux ne lui offrit qu'une nouvelle matière à sa critique antiétatique et le confirma toujours plus dans ses idées fédéralistes et libertaires. Partout où il y a centralisation, la bureaucratie se renforce: «une armée d'employés, véritables araignées aux doigts crochus, qui ne voient l'univers qu'à travers la paperasse et leurs formulaires absurdes, des bandits qui n'ont qu'une religion, celle du pourboire, qu'une idée en tête, celle de suivre un parti quelconque, noir, violet ou blanc, pourvu qu'il garantisse un maximum de salaire pour un minimum de travail» (3). Et la centralisation, qui débouche sur un fonctionnarisme à outrance, apparaît à Kropotkine comme une des caractéristiques du régime représentatif. Il voit dans le parlementarisme le triomphe de l'incompétence, et voici ce qu'il dit, avec une pittoresque ironie, de l'activité administrative et législative du député, qui n'est pas appelé à juger et à pourvoir à tout ce qui est de sa compétence et relève de sa circonscription, mais à émettre une opinion, à voter les séries de questions variant à l'infini qui surgissent de cette machine mastodonte qu'est l'État centralisé:

*«Il devra voter l'impôt sur les chiens et la réforme de l'enseignement universitaire sans avoir jamais mis les pieds à l'Université, sans connaître un chien de campagne. Il devra se prononcer sur les avantages du fusil "Gras" et sur le choix du lieu des écuries de l'État. Il votera sur le phylloxéra, le blé, le tabac, l'enseignement primaire et l'assainissement des villes; sur la Cochinchine et la Guyane, sur les conduits de cheminée et sur l'Observatoire de Paris. Il n'a jamais vu de soldats sinon aux défilés, mais il répartira les corps d'armée; il n'a jamais connu un Arabe, mais il fera et défera le code musulman pour l'Algérie. Il votera pour le shako ou le képi selon le bon plaisir de sa femme. Il protégera le sucre et sacrifiera le blé. Il tuera en croyant préserver: il votera le reboisement contre le pâturage et protégera le pâturage contre la forêt. Il sera compétent en matière bancaire. Il sacrifiera un canal à la voie ferrée sans savoir trop dans quelle partie de la France se trouvent l'un et l'autre. Protée, omniscient et omnipotent, aujourd'hui militaire, demain porcher, donc tour à tour banquier, fabricant de drogues, académicien, balayeur, médecin, astronome, tanneur ou commerçant, en fonction des ordres du jour de la Chambre, il n'hésitera jamais. Habitué par ses fonctions d'avocat, de journaliste ou d'orateur dans les assemblées publiques à parler de ce qu'il ne connaît pas, il votera sur tout cela et sur d'autres questions encore, avec cette seule différence: tandis qu'avec le journal il n'amusait que le concierge cancanier et qu'aux assises sa voix ne réveillait que les juges et les jurés somnolents, à la Chambre son opinion fera la loi pour 30 ou 40 millions d'habitants» (4).*

Mais le monde occidental, en même temps que les absurdités administratives des systèmes représentatifs et centralisés, lui révèle, plus vaste et plus complexe que l'immense force observée dans le mir russe, la force des libres associations «qui s'étendent et commencent à couvrir toutes les branches de l'activité humaine», et lui font affirmer que «l'avenir appartient à la libre association des intéressés et non à la décentralisation gouvernementale» (5).

Depuis 1840 environ, le mir servait de point de départ à la pensée socialiste russe de conception

(3) *Autour d'une vie.*

(4) *Paroles d'un révolté.*

(5) *Paroles d'un révolté; La Conquête du pain; L'Entraide: chapitres 7 et 8, et conclusion.*

collectiviste, tandis que la pensée libérale se tournait vers le zemstvo. Le mir s'était formé entre le 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècle en tant que réaction à la pression fiscale et au pouvoir des seigneurs. Il avait comme caractéristiques essentielles la responsabilité fiscale collective et la répartition périodique de la terre. Au moment de la réforme de 1861, le mir put acquérir aussi un caractère judiciaire.

La commune rurale (mir) comprenait encore au début du 20<sup>ème</sup> siècle les huit dixièmes des terres des paysans, mais la réforme de Stolypine (22 novembre 1907 et 27 juin 1910) et le développement capitaliste de la Russie ont entraîné le début de son démantèlement. En 1881 Marx traita, à la demande de Vera Zassoulitch, de l'éventuelle possibilité d'un passage direct du mir à une forme «*communiste supérieure de propriété de la terre*». Et il en conclut que «*la commune rurale russe est le point d'appui de tout processus de régénération sociale en Russie; mais, afin qu'elle puisse fonctionner en tant que telle, il faut d'abord éliminer les influences négatives qui la cernent de toute part et ensuite lui assurer les conditions normales d'un développement spontané*».

Ce sont en particulier les années passées en Angleterre, pays où l'autarcie des citadins et l'énorme développement de la libre initiative ne pouvaient pas ne pas frapper profondément l'étranger venu des pays slaves et latins, qui ont poussé Kropotkine à valoriser, dans certains cas à l'excès, les associations.

A la connaissance directe du monde occidental, Kropotkine ajoute une nouvelle orientation de ses études. Géographe en Russie, il devient historien passionné en Angleterre. Il veut comprendre l'État et sait que pour le comprendre: «*il n'y a qu'un moyen: l'étudier dans son développement historique*». Il constate avec enthousiasme que la tendance générale des sciences est d'«*étudier la nature non à travers les grands résultats, les grandes conclusions, mais plutôt à travers les phénomènes particuliers, les éléments particuliers*». De même l'histoire, cessant d'être l'histoire des dynasties, est devenue celle des peuples. Autant de gagné pour la méthode historique mais aussi pour la conception fédéraliste parce qu'il deviendra évident que les grands renouvellements n'ont pas été faits dans les palais ni les parlements mais dans les villes et les campagnes. S'étant consacré aux études historiques, il voit dans l'excessive concentration de l'empire romain les causes de sa chute et dans l'époque des communes la renaissance du monde occidental.

«*C'est dans l'affranchissement des communes et dans le soulèvement des peuples et des communes contre les États que nous trouvons les plus belles pages de l'histoire. Certes, si nous nous transportons dans le passé, ce ne sera pas vers un Louis XI, ni vers un Louis XV, ni vers Catherine II que nous tournerons nos regards; mais plutôt vers les communes et les républiques d'Amalfi et de Florence, de Toulouse et de Laon, de Liège et de Courtrai, de Hambourg et de Nuremberg, de Pskov et de Novgorod*».

Kropotkine, en tirant des exemples de la société médiévale, est tombé dans diverses erreurs d'interprétation (en particulier dans sa brochure *L'État et son rôle historique*) dues surtout au fait que les sources où il puisait (comme les œuvres de Sismondi) n'avaient pas encore atteint le point où en est arrivée la recherche historique aujourd'hui. Voir par exemple la critique en grande partie justifiée que E. Zoccoli (6) adresse à Kropotkine en ce qui concerne son interprétation de la commune du Moyen-Age.

Il ne faut pas croire, comme l'ont affirmé superficiellement certains, que Kropotkine pensait à l'époque des communes comme à une sorte d'âge d'or.

«*On dira peut-être que j'oublie les conflits, les luttes intestines dont l'histoire des communes est remplie, les troubles dans les rues, les batailles acharnées contre les seigneurs, les insurrections des "arts jeunes" contre les "arts antiques", le sang versé et les représailles qui ont accompagnés ces luttes. Eh bien non! Je n'oublie rien. Mais comme Léo et Botta - les deux historiens de l'Italie méridionale - comme Sismondi, Ferrari, Gino Capponi et tant d'autres, je pense que ces luttes furent la garantie même de la vie libre dans les villes libres*» (7).

(6) *L'Anarchia*, Turin, 1906, pp.494-495.

(7) *La Conquête du pain*.

Et ce sont ces luttes intestines qui ont permis, selon Kropotkine, l'intervention du roi et la tendance de la commune médiévale à se circonscrire entre ses murs.

Un autre domaine historique étudié par Kropotkine est celui de la Révolution française. Il est opposé à la bourgeoisie de 1789 qui rêve de *«l'abolition de tous les pouvoirs locaux et partiels qui constituent autant d'unités autonomes dans l'État, de la concentration de toute la puissance gouvernementale entre les mains d'un pouvoir exécutif central étroitement surveillé par le Parlement, faisant la loi dans l'État et englobant tout: impôts, tribunaux, police, forces militaires, écoles, surveillance policière, direction générale du commerce et de l'industrie, tout»*. Aux Girondins, il reprochera d'avoir dissous les communes, et il se contente de démontrer que leur fédéralisme était une formule d'opposition et que dans tout ce qu'ils ont fait ils se sont montrés aussi centralisateurs que les Montagnards.

Pour Kropotkine, les communes furent l'âme de la Révolution française, et il illustre largement le mouvement communaliste, cherchant à démontrer qu'une des causes principales de la décadence des villes fut l'abolition de l'assemblée plénière des citoyens, qui avait le contrôle de la justice et de l'administration. L'époque des communes et la Révolution française furent, comme pour Salvemini, les deux domaines historiques où Kropotkine trouva confirmation de ses propres idées fédéralistes, et des éléments de développement de sa conception libertaire de la vie et de la politique. Mais le souvenir de ses observations sur le mir russe et sur le libre accord des populations primitives restait vivant en lui, et c'est justement ce souvenir qui l'amena à un fédéralisme intégral qui, parfois, pêche par ce simplisme populiste qui prédomine dans *La Conquête du pain*.

-----

### Troisième partie: LE COMMUNALISME

Exposant les théories socialistes, Kropotkine critique les saint-simoniens et les soi-disant utopistes, Cabet surtout, parce qu'ils fondaient leur système sur une hiérarchie d'administrateurs. Il se montre au contraire enthousiasmé par la théorie communaliste de Fourier, et il repousse le collectivisme de l'État parce que, même s'il modifie notablement le régime capitaliste, *«il ne détruit pas pour autant le salariat»*, puisque *«l'État ou le gouvernement représentatif national ou communal prend la place du patron»*, si bien que ses représentants et ses fonctionnaires absorbent, et par là rendent nécessaire, la plus-value de la production. Cette remarque vaut aussi pour l'État socialiste: *«Quelle quantité de travail chacun de nous doit-il à l'État? Aucun économiste n'a jamais cherché à calculer le nombre de journées de travail que le travailleur des champs ou des usines doit chaque année à cette idole babylonienne. On feuilleterait en vain les traités d'économie politique pour obtenir une évaluation approximative de ce que l'homme producteur de richesses doit de son travail à l'État. Une simple évaluation basée sur les bilans de l'État, de la nation, des provinces et des communes (qui contribuent aux dépenses de l'État) ne révélerait rien, parce qu'on devrait estimer non ce qui entre dans les caisses du Trésor mais ce que chaque lire versée au Trésor représente de dépenses réelles faites par le contribuable. Tout ce que nous pouvons dire est que la quantité de travail donnée chaque année par le producteur à l'État est énorme. Elle doit atteindre, et pour certaines classes dépasser, les trois jours de travail par semaine que le serf donnait autrefois à son seigneur»* (8). De plus, l'État socialiste chercherait à étendre ses attributions parce que *«tout parti au pouvoir a l'obligation de créer de nouveaux emplois pour ses clients»*, et cela, outre le fait que les frais d'administration pèsent sur la vie économique de la nation, reviendrait à constituer une oligarchie d'incompétents. *«En revanche, l'esprit collectif des masses appliqué aux choses concrètes est nécessaire»*.

L'esprit collectif: terme général qui dans *La Conquête du pain* devient *«le peuple»*, *«la commune»*, *«la société»*, etc..., qui rend la justice, organise tout, résout les problèmes les plus complexes. C'est une espèce de divinité dont Saverio Merlino dit, avec une juste ironie, qu'elle tient le rôle du chœur dans la tragédie grecque, et que les représentants de l'anarchisme les plus perspicaces sont éloignés de l'idolâtrie. Si le fédéralisme kropotkinien pêche par indécision et par une excessive confiance dans les capacités politiques du peuple, il est remarquable par sa largeur de vues. Il ne peut y avoir un fédéralisme conséquent qui ne soit intégral. Il ne peut être que socialiste et révolutionnaire.

(8) *La Conquête du Pain; La Science moderne et l'anarchie.*

De nombreux passages de ses écrits témoignent de l'intégrisme de la pensée fédéraliste de Kropotkine. Voici quelques-unes des affirmations les plus explicites:

*«Fédéralisme et autonomie ne suffisent pas. Ce ne sont que des mots pour couvrir l'autorité de l'État centralisé». «Aujourd'hui, l'État est parvenu à s'immiscer dans toutes les manifestations de notre vie. Du berceau à la tombe il nous serre dans ses bras. Tantôt comme État central, tantôt comme État-province ou canton, tantôt comme État-commune, il suit tous nos pas, apparaît à chaque coin de rue, s'impose à nous, nous tient, nous tourmente». La commune libre est «la forme politique que devra prendre une révolution sociale».*

Il exalte la *Commune de Paris*, justement parce que chez elle l'indépendance communale était un moyen et la révolution sociale le but. La commune du 19<sup>ème</sup> siècle *«ne sera pas seulement communale, mais communiste; révolutionnaire en politique, elle le sera aussi dans les questions de production et d'échange».*

Ou la commune sera absolument *«libre de se donner toutes les institutions qu'elle voudra et de faire toutes les réformes et révolutions qu'elle trouvera nécessaires»*, ou elle restera *«une simple succursale de l'État, entravée dans tous ses mouvements, toujours sur le point d'entrer en conflit avec l'État et certaine d'être vaincue dans la lutte qui en découlerait».* Pour Kropotkine, donc, les communes libres fournissent le cadre nécessaire à la révolution pour qu'elle atteigne son développement maximum.

Son fédéralisme aspire à ceci: *«l'indépendance complète des communes, la fédération des communes libres et la révolution sociale dans la commune, c'est-à-dire les groupes corporatifs pour la production se substituant à l'organisation étatique».*

Kropotkine dit aux paysans: *«A cette époque, le sol appartenait aux communes, composées de ceux qui cultivaient la terre eux-mêmes, avec leurs bras; mais à force de fraudes, d'abus, de violence, les terres communales sont devenues possessions privées».* Il faut donc que les paysans, organisés en communes, reprennent ces terres pour les mettre à la disposition de ceux qui voudraient les cultiver. Et encore: *«Vous avez besoin d'une route? Eh bien, que les habitants des communes voisines s'entendent entre eux, ils la feront mieux que le ministère des travaux publics. Une voie ferrée? Les communes intéressées de la région entière la feront mieux que les sous-traitants qui accumulent les millions et font des voies défectueuses. Vous avez besoin d'écoles? Vous les ferez vous-mêmes aussi bien que les messieurs de Paris, et même mieux. L'État n'a rien à voir dans tout cela; écoles, routes, canaux seront mieux faits par vous et à moindres frais».* Ces passages de *Paroles d'un révolté* montrent bien que dans *La Conquête du pain*, là où il dit que la commune distribuera les denrées, rationnera le bois, réglera les questions de pâturages, partagera les terres, etc..., il n'entend pas parler de commune *«succursale de l'État»* mais d'une association libre des intéressés, qui peut être, suivant le cas, la coopérative, la corporation ou la simple union de plusieurs personnes unies dans un but commun. Kropotkine ne se préoccupe guère, bien qu'il reconnaisse leur gravité, des dangers inhérents au particularisme. Voici un passage caractéristique à cet égard:

*«Encore de nos jours l'esprit de clocher pourrait exciter beaucoup de jalousie entre deux communes voisines, empêcher leur alliance directe et même allumer des luttes fratricides. Mais si ces jalousies peuvent effectivement empêcher la fédération directe de ces deux communes, c'est au moyen des grands centres que cette fédération s'établira. Aujourd'hui, deux très petites municipalités voisines n'ont souvent rien qui les unisse directement; les quelques relations qu'elles maintiennent serviraient plutôt à faire naître des conflits qu'à créer entre elles des liens de solidarité. Mais toutes deux ont déjà un centre commun avec lequel elles sont en fréquente relation et sans lequel elles ne pourraient exister; et malgré toutes les jalousies de clocher, elles se verront contraintes à l'union par l'intermédiaire de la grande ville où elles s'approvisionnent et amènent leurs produits; chacune d'elles devra faire partie de la même fédération, pour maintenir leurs relations avec ce foyer et s'unir autour de lui».*

Nous avons ici aussi une simplification du problème fédéraliste. Pour bien juger Kropotkine, il faut tenir compte non seulement de ce qu'il a écrit, mais aussi de ce qu'il n'a pas pu écrire. Certains raccourcis, certaines lacunes, certaines simplifications excessives de problèmes complexes ne sont pas seulement dus à sa tournure d'esprit, mais aussi à l'impossibilité matérielle de développer ses propres points de vue: il a presque toujours écrit pour des journaux destinés à être lus par les gens du peuple.

Profondément démocratique, il a toujours renoncé volontairement à la toge de doctrinaire pour se mettre en bras de chemise, comme Malatesta, qui est cependant un théoricien et un homme cultivé. Ses brochures également ne traduisent pas ses idées dans leur ensemble, ne lui ont pas permis une exposition complète de ses recherches, et il en donne la raison dans ses *Mémoires*: «*Il fallait élaborer un style entièrement nouveau pour ces brochures. J'avoue que j'ai souvent envié ces écrivains qui disposent de toutes les pages qu'ils veulent pour développer leurs idées et auxquels il est permis cette excuse de Talleyrand: "Je n'ai pas eu le temps d'être bref". Quand je devais condenser les résultats d'un travail de plusieurs mois - sur, disons, les origines de la loi - dans une brochure à deux sous, il me fallait pas mal de temps pour abréger*».

Ces difficultés matérielles, Kropotkine ne les rencontre que vers 1884; après, pendant presque trente ans, il eut le loisir d'écrire des livres de poids. Mais dans cette seconde période, il fut plus un doctrinaire qu'un agitateur, et sa pensée fut occupée par des recherches historiques et des études scientifiques, bien que *Paroles d'un révolté* reste sa meilleure œuvre anarchiste par sa fraîcheur d'expression et sa cohérence idéologique.

Kropotkine comprit que le problème fédéraliste est un problème technique, et, en fait, il affirme dans son livre *La Science moderne et l'anarchie* que l'homme sera forcé de trouver de nouvelles formes d'organisation pour assurer les fonctions sociales que l'État exerce à travers la bureaucratie et que «*tant que cela ne sera pas fait, rien ne sera fait*». Mais il ne put, à cause de sa vie soit aventureuse, soit strictement scientifique, développer systématiquement sa conception fédéraliste. Et à un tel développement s'opposait, en ce qui concerne l'élaboration de projets, sa propre conception anarchiste même selon laquelle l'élan vital populaire constitue l'âme de l'évolution dans ses réalisations partielles, ses variantes à l'infini dans l'espace et le temps de l'histoire.

-----